Document generated on 06/01/2025 4:58 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Le mot pour rire

Gilles Archambault

Number 44, Spring 1990

L'humour

URI: https://id.erudit.org/iderudit/16206ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Archambault, G. (1990). Le mot pour rire. *Moebius*, (44), 7–8.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LE MOT POUR RIRE

Gilles Archambault

On ne demande pas à une amoureuse ce qu'elle pense de l'amour. Sur le sujet, la plupart du temps, elle n'a rien à dire. Elle se contente d'avoir des regards attendris lorsqu'elle voit poindre à l'horizon la voiture de l'homme de sa vie.

Je crains fort qu'il n'en soit ainsi pour l'humour. Sauf exceptions, les humoristes m'ennuient. Ils cultivent le genre avec trop d'application. Leur volonté de faire drôle est trop évidente. Jamais très loin du calembour, du jeu de mots, ils utilisent des techniques éprouvées, que ne dédaignerait pas à sa manière un horloger suisse. Tout doit porter.

Je préfère, quant à moi, le ton amusé, plutôt lunaire. Ce ne sont pas tant les roueries de l'humoriste en service commandé d'Alphonse Allais qui me séduisent que sa grande candeur. C'est par ce qui échappait à son habileté qu'il me retient.

Peut-être y a-t-il chez moi une inhabileté certaine à faire rire ou sourire sur commande. C'est lorsqu'il faut être léger que je suis sombre. Et inversement. Je n'arrête pas de me censurer. Les plus horribles tragédies me laissent, après une émotion première, dans d'étranges dispositions. L'humour,

que l'on dit noir, me vient à coup sûr. Pour ne pas blesser indûment, je ne laisse rien paraître de cette dérision.

Quand Charles Collard m'a demandé un texte sur l'humour, j'ai été tenté de refuser. En plus de ma flemme toute naturelle, j'avais à vaincre le peu d'inclination que j'ai pour les écrits théoriques.

Je croyais m'en sortir en écrivant justement un billet dit humoristique. Or, ces temps-ci, il ne me vient aucune idée de ce genre. J'ai l'âme morose et si pour moi la chair n'est pas triste, j'ai néanmoins l'impression d'avoir lu tous les livres.

Il est des mots qu'à certaines périodes je ne peux entendre. Ces temps-ci, c'est le mot «humour». Je n'ai pas plus le goût de me livrer à ce jeu que de faire l'amour en public devant juge et jury. Je crains trop la peine capitale pour me livrer à cet excercice.

Collard, je vous en veux. Pourquoi avez-vous semé le doute en moi? Je viens de me voir dans la glace. Je n'ai pas une tête d'humoriste. On m'imaginerait plus volontiers agent de la circulation maritime ou scaphandrier hors de l'eau. Je suis dans la plus parfaite impossibilité d'écrire un texte d'humour. La vie est, pour moi, tragique. Plus rien ne me fait sourire. Le rire me paraît vulgaire et même les pages de l'annuaire du téléphone me semblent sinistres (tant de gens qui vont mourir cette année, etc.).

Croyez-vous vraiment que la vie nous donne matière à rigolade? Je ne le crois pas. Tout de noir drapé, dans la quiétude de mon bureau de travail, qui a vaguement l'air d'une officine funéraire, je n'ai vraiment pas le coeur à ça.

Traître, si vous vouliez ma collaboration, pourquoi ne pas avoir imaginé un numéro de revue sur la tristesse du destin humain ou encore sur l'incompréhension qui guette le poète dans la société contemporaine. Rien qu'à penser à ces thèmes, je me marre comme il n'est pas possible.